

Le lapin proteste

Autor(en): **P.M.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224463>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le fou pourtant poursuivait :

— Sans doute avez-vous tout votre bon sens, vous, et est-ce pour cela que personne ne vous inquiète ?

Comme mon ami, vous n'eussiez rien trouvé à répondre. Son mutisme cependant ne dérangeait en rien notre piqué.

— Dites-moi donc, monsieur, si je ne suis pas indiscret, combien vaut votre fusil, une arme superbe à ce que je vois ?

Georges se décidait à parler.

— Mille francs, mon ami... C'est une arme excellente.

— Et vos chiens ?

— Des bêtes remarquables, dix fois primées, des bêtes qui arrêtent à merveille...

— Oui, mais combien valent-elles ?

— J'en ai refusé quelques mille francs. J'en refuserais le double ; des bêtes comme celles-là n'ont pas de prix !...

Un moment le fou demeura pensif. Puis :

— Et votre équipement : bottes, carnassière, corne, cartouchière, vous l'estimez à combien ?...

Décidément ce maniaque en avait à la valeur des choses, il avait dû être ou commissaire-prieur ou expert.

— Je ne sais pas, répondit mon ami, mettons cinq cents francs le tout, en chiffres ronds.

— Parfait, déclarait le fou, manifestement satisfait, mais dites-moi encore : que rapportez-vous de la chasse ?... Qu'avez-vous dans votre carnassière ?

Georges était la franchise même.

— Peu de chose, mon ami, ça ne rendait pas aujourd'hui... je n'ai tué qu'une alouette.

Cette fois, le fou faisait mine de devenir dangeux. Il enfonçait sa tête dans les barreaux de la grille, comme pour se rapprocher de Georges.

— Une alouette ! une alouette ! vous rapportez en tout et pour tout une alouette ! répétait-il, les yeux à la dérive... Malheureux ! Sauvez-vous vite... mais sauvez-vous, vous dis-je ! Si le directeur de cette maison savait qu'il y a là, devant la porte, un homme assez insensé pour dépenser deux mille francs afin de tuer une alouette, il vous ferait empoigner sur l'heure par ses aides et vous enfermerait à vie !...

E. M.

Cave Canem. — Quand une lettre ne peut être remise à son destinataire, la bonne administration veut qu'elle soit retournée à l'expéditeur, si l'adresse de celui-ci est mentionnée.

Le facteur, d'un crayon courtis, au verso de l'enveloppe, note en une brève formule la cause de la non-distribution : C'est : **inconnu** ou **parti sans laisser d'adresse** ou encore **décédé**.

Mais cette lettre adressée 18, av. de Pully et retournée à son expéditeur, ne portait aucune de ces habituelles mentions. Simplement, au-dessous d'un trait rouge, le facteur, craignant, à juste titre pour ses mollets, avait inscrit : « Chien méchant ! »

Choses et autres.

CROQUIS DE BRETAGNE

AUTOUR du lavoir à ras de terre, les femmes sont agenouillées et savonnent le linge sur le petit rebord de pierre. Ce petit lavoir d'eau douce est chose précieuse dans ce pays où les fontaines sont inexistantes. Elles ont robes noires et coiffes blanches et, tout en frottant, s'entretiennent dans ce langage guttural, quasi incompréhensible à qui ne l'a pas appris dès le berceau.

L'histoire ne dit pas si, comme les bonnes dames de St-Gervais, elles se révèlent en même temps les grands et les petits secrets du village.

Elles lavent et babillent, babillent et lavent, sans se douter que ce peintre qui passe aimerait croquer sur sa toile ce joli tableau, ni que ce touriste, kodak en bandoulière, sacrifierait volontiers un de ses clichés en leur faveur.

Un brancard, porté par deux femmes, apporte dans une cuve le linge tordu qu'on étend sur la grève. De solides galets tiennent les quatre coins des draps, les manches des chemises, la coiffe de mousseline qu'on repassera pour le jour du Pardon.

Le soleil et le grand air du large séchent et blanchissent cette lessive rustique, étalée le long

de la grève et que surveille du coin de l'œil le vieux pêcheur, qui fume silencieux sur son banc de pierre, attendant la nuit pour s'en aller au large avec sa barque et ses filets. *Lisette.*

LE LAPIN PROTESTE

A toi Grande Saucisse.

*Monsieur, toujours la calomnie
Partout me hante et me poursuit.
Voyons, c'est assez d'ironie,
Lièvre ne daigne, lapin suis.*

*Et je ne veux plus que l'on tarde
A me rendre raison. J'en ai,
Comme vous dites, la moutarde
Qui me monte par trop au nez.*

*Quoi?... si d'un manteau de fourrure
On blâme le poil turlupin,
On dit, avec désinvolture,
« C'est du chiqué... c'est du lapin ! »*

*Si la femme — engeance maudite —
Pour qui vous avez un pépin,
Vous a fait un faux bond, vous dites :
« C'est un lapin... C'est un lapin ! »*

*Vous voulez rire d'un bonhomme
Qui se tire des escarpins,
Vous osez affirmer, qu'en somme,
Il s'est sauvé comme un lapin !*

*C'est bien la peine, saperlotte,
De mériter plus d'un brevet,
Pour l'excellente gibelotte
Que vous intitulez « Civet ».*

*C'est à vous dégoûter du rôle
Que je vous joue en bon copain,
Dans le fond d'une casserole,
Et je signe : Jeannot Lapin.*

P. M.

Une sacrée langue. — Casimir Dupont se vantait souvent, en société, de ses connaissances linguistiques. Il prétendait connaître au moins sept langues, parmi lesquelles même le chinois. Un de ses amis, Cyrille Durand, voulant le mettre à l'épreuve, lui dit un jour à la terrasse d'un café :

— Ecoute, mon vieux, voici justement un Chinois à côté de nous en train de boire l'apéritif. Je voudrais bien l'entendre parler chinois avec lui.

— Mais avec plaisir.

— Là-dessus, Dupont se penche vers le jaune et lui dit :

— Fen-chaou. Yang-haou.

Le chinois hausse les épaules et lance en murmurant :

— Cheng !

Alors Durand, curieux, de demander :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a dit qu'il est venu de la Chine qui est son pays natal. Il a perdu très tôt ses parents...

— Il a dit tout cela ?

— Mais laissez-moi parler. Il a ajouté qu'il avait vécu longtemps à Pékin et avait travaillé dans la plus grande maison de la ville.

— Il a dit tout cela ?

— Mais, mon cher ami, tu ne me laisses pas parler. Il a dit, en outre, que sa maison ayant fait faillite, il était venu en Europe pour se créer une situation. Maintenant il est à Paris et espère faire fortune en peu de temps.

Durand s'ébaubit :

— C'est phénoménal ! Maintenant, soit bien gentil de lui demander s'il se plaît en France.

Là-dessus Dupont se penche de nouveau vers le bonhomme, lui dit quelques mots incompréhensibles, sur quoi le Chinois réplique en colère :

— Thaou-hong-kong-fen-tchen-tien-sbient-haou-koou tin-cienping !

— Qu'est-ce qu'il t'a répondu ? demande Durand.

Sur ce Dupont, avec un petit air d'importance :

— Il m'a dit : « Très bien ! »

LE TROMPETTE SUPPLEMENTAIRE

RENCONTRANT par hasard un camarade d'enfance que je n'ai pas revu de longtemps, je l'invite à souper. Nous avons tant de choses à nous dire, de souvenirs à réveiller que, toutes affaires cessantes, nous nous accordons une soirée d'intimité.

Après avoir parlé du village natal et, comme dit la chanson « des champs, des villes, des filles », c'est le tour du service militaire, une mine inépuisable et qui renferme des trésors de tout genre. Comme nous n'appartenons pas à la même unité, nous procédons par échanges, et voici,

entre autres, ce que l'ami Carlo me raconta :

« J'ai fait mon premier cours de répétition à Yverdon, la bonne petite ville que tu connais aussi bien que moi, et j'ai eu le bonheur d'entrer dans la fanfare comme premier piston supplémentaire, grâce aux amis que j'y possédais. Je n'avais guère joué depuis deux ans et, les premiers jours, les lèvres étaient un peu rebelles et douloureuses ; mais j'étais trop heureux pour lâcher l'instrument et rentrer dans le rang. Pense donc : point de flingot à manier, démonter et remonter, point de sac à porter, sauf à la grande course ; point d'école de soldat, de marches, de contre-marches ; point de garde à monter ! Ajoutez-y une certaine considération pour les serveurs de l'art des sons, la décoration du cordon vert, la grande liberté qui nous était laissée pour étudier marches de parade et pas redoublés, ce que nous faisions parfois sous les « Quatre marronniers » ou les ormes de la Plaine, sous les peupliers, face au lac, toujours à l'opposé du lieu d'exercice (nous fuyions les pioupious et leurs officiers). Nous nous accordions des dix heures et des quatre heures au café le plus proche, car jouer creuse l'estomac en diable.

Le revers de la médaille, c'est qu'il faut être les premiers levés et les derniers couchés ; revers compensé par l'honneur de sonner la diane et la retraite à travers les deux rues principales de la ville, avec le plaisir de voir à l'aube de frais minois à peine éveillés aux fenêtres et, le soir, d'entraîner à nos trousses un contingent fort mélangé, vibrant et enthousiaste.

Un jour, je suis désigné exceptionnellement, à défaut de musicien incorporé et patenté à disposition, pour accompagner sur la « Place d'armes » le capitaine instructeur D. et la première compagnie. Je me tiens à distance respectueuse du capitaine, cornet en main, lançant de temps à autre un signal. Je suis des yeux les mouvements de la troupe, je flâne, je rêve, j'échange quelques mots avec un voyageur qui se dirige vers la gare ; j'essaie de découvrir la figure d'une amie parmi les promeneuses qui suivent les allées ombragées ceinturant la place, quand un ordre me rappelle brusquement à mon devoir :

— Trompette, sonnez la charge !

Je sais l'air de l'assaut, de l'attaque, quoi, et cependant impossible de m'en souvenir : un trou dans ma mémoire, creusé par la vue d'une cousine qui vient de me faire un signe de reconnaissance.

— Qu'attendez-vous ? Sonnez ! tonnerre !

— At-tendez, mon capitaine... j'ai oublié... Je vais chercher dans mon livre.

Je déboutonne ma tunique avec peine.

— Qui est-ce qui me fiche un pareil trompette ?

— Je ne suis pas incorporé comme tel, mon capitaine.

Et comme je ne parviens pas à tirer mon recueil d'une poche trop petite, je m'enhardis :

— Comment que ça se chante ce signal ? siffliez-le moi !

Ce qu'il fait, puis se détourne pour étouffer son mécontentement... ou son rire... Il m'a semblé voir s'agiter ses épaules.

— J'y suis... Je lance alors les notes avec un tel brio et un tel souffle que je sonne encore quand la charge est terminée, que la redoute supposée est prise et qu'éclatent les hourras des vainqueurs.

Dix minutes de repos pour tous. Je me joins à la troupe. Je demande du feu à V. et lui conte l'incident. Mon récit fait traînée de poudre, et nous rions comme des gamins. Si j'avais dû sonner la soupe, la désignation, le cessez le feu ou l'assemblée, je n'aurais pas hésité, ça se joue tous les jours ; la charge, seulement de 7 en 14 ! Et puis, enfin, je suis trompette d'occasion.

Reprise des exercices. Je reste dans l'ombre de mon capitaine, à qui je trouve un air amusé et narquois. Il me laisse tranquille jusqu'à l'heure de rentrer en caserne :

— Sonnez le rassemblement ! me jette-t-il.

Je porte mon instrument aux lèvres... Ahurissement ! Point d'embouchure ! Je tâte mes po-